

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 50

Artikel: Candidat
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202868>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, La Chaux-de-Fonds.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉDACTION, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

ADMINISTRATION (abonnements, changements d'adresse, etc.), E. Monnet, rue de la Louve, 1.

SERVICE GRATUIT

du Conteur, durant le 4^{me} trimestre de 1905 (du 1^{er} octobre au 31 décembre), à tout abonné nouveau pour l'année 1906.

Halte ! la pioche.

Loin de nous la pensée d'entrer en conflit avec les personnes, très compétentes, qui s'occupent de la restauration de notre Cathédrale. C'est une œuvre que suivent avec un vif intérêt tous les Vaudois, mais dont ils ne cherchent peut-être point assez à activer les progrès, par l'apport indispensable de leurs deniers.

Si la Cathédrale est, on l'assure, le plus remarquable des édifices religieux gothiques de la Suisse, la cathédrale de Chartres occupe aussi, en France, un des premiers rangs. Ces deux édifices ont encore ce point commun qu'ils sont actuellement, tous deux, entre les mains des restaurateurs.

Or, il paraît que l'on vient de commettre, à Chartres, une erreur très grave et irréparable. Pareille erreur n'a point encore été faite à Lausanne; mais certains bruits publics, certains projets discutés au sein de nos conseils en autorisent la crainte.

De quel sacrilège s'agit-il? Voici:

« Justement fière de son église, écrit un chroniqueur, la ville de Chartres n'a pas compris que la beauté de celle-ci était d'autant plus grande et plus intense qu'elle demeurerait d'une présentation plus intime, et on eut le grand tort d'éventrer le pâtre de maisons gentilles et modestes qui dessinait devant sa façade un parvis discret. Une vaste trouée plutôt que place s'étale maintenant, qui prévient toute surprise et apauvrit la première rencontre du spectateur avec le monument.

» Mais on s'apprête à faire bien pis. L'on veut « dégager », et pour cela sacrifier du côté sud une humble et aimable maison du seizième siècle, une jolie porte du dix-huitième qui ouvre sur un jardin exquis, où régnerait alors un banal « boulevard »; enfin, chose encore cent fois plus regrettable, du côté nord, une adorable maisonnette du quinzième siècle, dite « la chambre des sourds », parce que c'est dans cette petite construction que les sourds-muets allaient à confesse.

» Qu'on laisse donc ces petites constructions, touchantes et opportunes comme de douces et pauvres privilégiées qui escortent une grande dame, et que l'on se garde de dégager une abside dont le charme est si pénétrant. Quand donc comprendra-t-on que les cathédrales gothiques ne furent point faites pour ces brutaux « dégagements », et qu'elles ont, comme on le dit de la nature, horreur du vide »

A Lausanne, ne fut-il pas question d'un escalier « monumental » — ce mot nous est cher; on le met ici à toutes sauces — qui, partant de la Riponne, déboucherait droit devant le portail occidental (grand portail) de la Cathédrale?

Cet escalier est commencé, par le bas, mais les proportions, vraiment peu monumentales, du premier tronçon, nous laissent espérer qu'on a renoncé à tout jamais à le conduire jusqu'au sommet de la colline. Tant mieux; car c'eût été le coup de grâce pour la seconde rampe de ce pittoresque Escalier-du-Marché, qui vous prépare si heureusement à la « rencontre », avec la Cathédrale. Nous perdriions certainement beaucoup en pittoresque, en charme, en intimité, sans être très sûrs d'une compensation en splendeur et en effet « monumental ».

Il n'est, dans l'entourage de la Cathédrale, qu'un seul coup de pioche permis: c'est celui qui s'attaquera à la « prison » de l'Evêché, si énorme, si laide, si banale — ce n'est plus du tout les adorables maisonnettes moyennageuses de Chartres, — qu'elle dépasse absolument et notre belle Cathédrale et l'aspect pittoresque de notre haut quartier, vu du Grand-Pont ou de Montbenon. La conservation de l'ancien donjon, discrètement restauré, et la plantation de quelques arbres qui, au travers de leurs rameaux, laisseront deviner l'élégante silhouette du « porche des apôtres », combleront suffisamment le vide créé par la démolition de cet affreux cerceuil de l'Evêché. N. T.

La Marienne.

Le syndic de ... est un « cumulard » et, comme il arrive toujours en pareil cas, il ne s'acquitte qu'à moitié de ses différentes fonctions. C'est sa femme qui fait presque toute sa besogne; c'est elle qui discute avec les administrés, répond aux réclamations, accorde diverses permissions, signe pour son mari, le remplace partout enfin, sauf aux séances de la Municipalité et du Conseil général... et à la pinte.

Aussi, lors des dernières élections communales, de nombreux électeurs se concertèrent et décidèrent de nommer un autre syndic. Mais, malgré leurs efforts, le syndic fut réélu.

On procéda ensuite à la nomination de deux candidats à la Municipalité, comme cela a lieu dans les communes où il y a un Conseil général.

Les vauriens méditèrent alors une petite vengeance.

« Puisque c'est la femme du syndic qui remplit les fonctions de son mari, dirent-ils, votons pour elle comme candidat ». Le mot d'ordre fut donné et, au dépouillement du scrutin, plus de trente bulletins sortirent avec cette inscription:

« La Marienne. »

Le syndic, qui faisait partie du bureau électoral, comprit la leçon.

Candidat.

La période électorale est féconde en scènes amusantes et en surprises comiques. On voit, alors, surgir de la foule moutonnaire et banale

des individualités insoupçonnées et des énergies inconnues. La mentalité des plus calmes se réveille, tout à coup, comme une eau stagnante sous le choc d'une pierre et laisse apercevoir des abîmes stupéfiants et des ambitions phénoménales. Tel petit fonctionnaire que vous jugez incapable de « visées politiques » manifeste subitement des velléités propagandistes. Il s'improvise agent électoral, court les pintes, pérorer sur la place du temple au sortir du sermon, allant de groupe en groupe, serrant la main à celui-ci, clignant de l'œil à celui-là, chuchotant à l'oreille d'un troisième, mimant un signe à cet autre, se multipliant, se démenant, se dévouant.

Mais le labeur est plus fébrile encore, quoique plus discret, si le malheureux s'est mis en tête de préconiser sa propre candidature. Je connais un brave homme, buraliste postal en une modeste localité vaudoise, qui fut victime de cette maladie électorale et perdit pas mal de temps et d'argent à brigner les suffrages de ses concitoyens. Le mal, d'ailleurs, est chronique chez cet excellent Baudet. A chaque élection il part en guerre, hélas, sans grand succès. Je crois savoir qu'au dernier renouvellement du Conseil communal il fut nommé dernier candidat au dernier tour de scrutin. Et pourtant il avait assez couru.

Pendant les trois ou quatre semaines qui précèdent le scrutin, Baudet se métamorphose. Le fonctionnaire paisible, pondéré, sentencieux, casanier, fait place au « citoyen actif » dont toutes les pensées se concentrent sur un seul but: l'exercice de ses droits civiques. Vif et alerte, quoique quinquagénaire, il ne manque pas une de ses « courses » et l'aide qui le seconde habituellement jouit du plus *dolce far niente*. Y a-t-il de meilleures occasions de « tâter le poulx » à l'opinion et de semer la bonne parole que ces distributions de missives et de mandats, de paquets et de plis chargés? Si d'aventure quelque lugubre commandement de payer se trouve dans le courrier d'un électeur, croyez bien que Baudet l'offre avec une figure de condoléance et un geste familial. Il n'a ni la morgue du monsieur qui ne doit rien, ni la sécheresse du fonctionnaire rigide. Il est tout sucre, tout miel, tout crème. Il a une façon de dire: « Ça s'arrangera » qui met un baume exquis sur la blessure; on serait presque tenté de lui emprunter la petite somme, mais il prévient cet inconvénient par une phrase de haute diplomatie....

— Eh! mon ami, personne ne roule sur l'or, moi-même, ces temps-ci, je ne sais où donner de la tête. Il faut presque se serrer le ventre. Adieu, papiers! qui aurait l'insolence d'emprunter à un citoyen si terriblement angoissé? Et, après un joli bonjour, Baudet poursuit sa route comme un homme très impressionné par les malheurs du prochain.

Mais si, au contraire, maître Baudet pressent, sous l'enveloppe qu'il tend à l'électeur, une nouvelle réjouissante, ou si c'est un mandat qu'il vient payer, alors son visage s'épanouit:

— Aux braves gens, la bonne aubaine, rien de plus juste, dit-il en comptant les écus.

Et comme il sait que la joie rend aimable, il risque quelques mots au sujet des élections prochaines. Il sonde l'électeur, il le palpe moralement ; il le scrute, cherchant son point faible ou sa marotte.

Ainsi, de maison en maison, pendant quelques semaines, il va, montrant un visage de circonstance, prononçant les mots qu'il faut dire, avec l'intonation indispensable et le geste approprié. Et plus le jour fatidique est prochain, plus il accentue ses intentions législatives et sa bonhomie populaire. Baudet n'est point buveur, il n'a aucun goût pour les « établissements », et si de temps à autre, le dimanche, il boit un vermouth ou une « verte », c'est qu'une circonstance inévitable l'y oblige. Or, depuis que ses manœuvres ont débuté, les circonstances inévitables se multiplient. Baudet entre chaque jour à la pinte et se montre généreux ; il offre des demi-litres et des roquilles, et lui, qui ne fume jamais, « se tient des cigares » pour ses invités. Dame ! c'est le moment de pousser à la roue et de manifester hautement ses opinions et ses intentions. Le plus vieux député du cercle parle, dit-on, de décliner une nouvelle candidature et Baudet se sent tout à fait capable de succéder au père Fattebert.

Mais, ici, les difficultés sont multiples : quelle couleur arborer ? Baudet fut toujours un peu sceptique. Or, le scepticisme politique, s'il a des avantages, — la douceur, la tolérance, l'indulgence, — a aussi des dangers. Le peuple n'aime pas beaucoup, à notre époque, ces gens qui ne sont ni chair, ni poisson, et les jeunes électeurs les conspuent volontiers. Baudet ne l'ignore pas et, mieux que personne, il connaît par le nombre et le titre des journaux qu'il distribue, les opinions de Pierre et de Paul. Quarante-neuf *Revues*, cinq *Gazettes*, onze *Grullis*, un *Nouveliste*. Ces onze *Grullis* ! comme il voudrait les voir au diable : surtout qu'ils représentent au moins une soixantaine d'électeurs à ménager. Il y a, entre autres, Cailler, le fils de l'entrepreneur, un tout malin, une faconde intarissable et qui entraîne à sa suite tout un groupe remuant et combatif.

Baudet les ménage. Baudet, sans se compromettre, fait mine de les approuver ; il a des phrases toutes clichées sur la société qui n'est pas ce qu'elle « devrait être » ; sur les « inégalités et les injustices » ; sur les « mauvais riches et les accapareurs » ; sur la « jeunesse à laquelle est confié le drapeau du progrès ». Et Baudet s'y prend si bien que pendant une quinzaine les radicaux l'accueillent et les socialistes ne le rebutent pas. Il va plus loin : un journal énumérant les qualités du candidat, le classe, avec son consentement, dans la catégorie des radicaux-socialistes. Baudet, naïf malgré tout, a pensé qu'en réunissant les deux épithètes il contenterait les deux partis.

Hélas ! le jour même radicaux et socialistes font au candidat une mine de croque-mort, si bien que Baudet se voit obligé de faire insérer un démenti dans lequel il s'affirme radical pur et sans tache. Alors, c'est la déception des adversaires, c'est le coup de la candidature improvisée, sans chance aucune de succès, mais qui groupera les voix opposées à Baudet. Puis, c'est la nouvelle foudroyante : Fattebert ne décline rien du tout et se représente devant ses électeurs. Baudet s'exaspère. L'avant-veille et la veille du solennel dimanche, tout le village a défilé dans sa cave et les petits vases sont presque à sec. Madame et mesdemoiselles Baudet qui ont passé leur temps à faire des bricelets et à cuire des saucissons et des boucles de saucisses — tout en maugréant contre ces ivrognes d'hommes — n'ont plus la force de remuer les bras et s'endorment dans les coins. Enfin, dès neuf heures, Baudet qui a loué des chars et des chevaux pour conduire

au chef-lieu du cercle ses électeurs, donne le signal du départ après quelques verres bus à la pinte. Il est joyeux, ou plutôt il est nerveux, il se frotte les mains, il bavarde sans relâche, il affecte une gaieté qui cache mal une réelle inquiétude et, parfois, lorsque la possibilité d'un échec lui apparaît, il voit en même temps le chiffre imposant de la note à payer, la figure glaciale de sa femme, les moues peu aimables de ses filles.... Mais Baudet chasse ces pénibles visions et il sourit béatement de nouveau, sans cause, à chacun.

Hélas ! malgré les litres, les saucissons, les bricelets, les verres à la cave et à la pinte, les discours, les flatteries, les promesses, les bonnes paroles et le sourire béat, notre Baudet hérite une veste formidable, légendaire... Il rentre penaud au logis pour établir les comptes de l'aventure.

Mais n' imaginez pas que la leçon profite. Non ! Baudet recommencera. Ce mal est incurable.

LE PÈRE GRISE.

On demande un pompier. — Le personnel des grands magasins Bonnard, à Lausanne, ne fut pas peu ébahi de voir arriver, l'autre jour, un pompier en grande tenue et de l'entendre offrir ses services à leurs patrons. Est-ce donc que le feu a pris quelque part dans la maison ? se demandaient déjà les employés.

Non, il n'y avait pas l'ombre d'une alerte, et le brave sauveteur s'était présenté uniquement parce qu'il avait lu dans la *Feuille d'avis* cette petite annonce : « On demande un pompier chez MM. Bonnard frères. » Il ignorait, comme nous-même et comme presque tout le monde, que dans le langage des ateliers de confections, le « pompier » est l'ouvrier tailleur qui fait les retouches.

La société de Belles-Lettres a donné, les 13 et 15 décembre, au Théâtre, ses deux soirées annuelles, devant une salle comble, qui ne lui a pas ménagé ses applaudissements. Nos bellettriers ont enlevé avec un brio remarquable les deux comédies inscrites au programme, *La Conversion d'Alceste*, 1 acte en vers de Courteline, et *Le Gendre de M. Poirier*, la pièce classique par excellence d'Em. Augier et J. Sandeau. Le prologue, par lequel a commencé la représentation, était tout pétillant d'esprit et de verve satirique, et nous avons cru y retrouver une heureuse influence rostinienne. Si nous citons encore le chœur, qui a si vigoureusement rendu hommage au sapin vert traditionnel, nous aurons tout dit de ces agréables soirées.

« Pour cause de bonne. »

Ce jour-là, les diligentes ouvrières de la « Société Doréas » étaient en nombre si restreint, que ces dames s'en demandaient la cause.

Tout d'abord, madame La Coupe, la présidente, donna lecture de plusieurs lettres d'excuses, étonnantes de similitude.

— Hélas oui, mesdames, toujours des ennuis de bonne, des départs subits de bonne, des changements de bonne ; toujours la même vieille histoire.

— Le fait est, dit Mme Dutricot, en accomplissant ce geste familial aux tricoteuses : l'aiguille passée dans la chevelure, le fait est que le malaise dont souffrent tant de maîtresses de maison augmente d'année en année.

— De mois en mois, plutôt, rétorqua Mme Simplette. Bien épargnées sont celles qui, comme moi, savent se passer de ce mal, tenu pour nécessaire, qu'on appelle une servante.

— Ah ! madame, si ces demoiselles vous entendaient, elles protesteraient véhémentement contre une appellation qui les humilie et dont elles ne veulent plus ; à peine tolèrent-elles le vocable de *bonne*.

— Va pour *bonne*, mais encore est-il un *non-sens*, puisqu'il est admis qu'il n'y a plus que

de « mauvaises » bonnes, lanca la jeune Mme Bonmot.

— Oui, et la cause en est peut-être dans le trop de concessions accordées par les maîtresses de maison : augmentation de salaire, heures de liberté, bons traitements ; à tout cela j'ai expérimenté que les domestiques ne répondent que par l'ingratitude, en vous quittant brusquement sans raison valable, ne vous donnant que les huit jours réglementaires.

— C'est vraiment une chose criante, abominable, qui demanderait à être réprimée par une loi.

Ainsi parla Mme Réforme, et avec tant de véhémence que son aiguille se brisa sous l'effort vigoureux du dé.

— Je crois, objecta la doyenne, Mme Expérience, que ce que vous appelez des concessions, a été amené par la force des choses, par cette force irrésistible qu'on appelle l'évolution. Dans le cas particulier, l'évolution a amené un état de crise. Et la crise durera aussi longtemps que le service domestique n'aura pas été mis d'accord avec les idées modernes. Or, les idées modernes convergent toutes vers la plus grande somme de liberté réalisable dans chaque condition sociale. En outre, un souffle égalitaire a pénétré partout. Ceux que hier nous appelions nos domestiques, ont appris à l'école que tous les citoyens sont égaux devant la loi ; puis l'instruction largement répandue ayant affiné certaines intelligences, il en résulte que le travailleur domestique ne veut plus se ravalier en louant ses services à l'année, au mois, pour accomplir une somme de travail non réglementée, et qui laisse la porte ouverte à l'arbitraire du loueur. Les revendications des ouvriers ont prouvé qu'ils cotaient bien haut l'heure de travail. De là les prétentions des domestiques, qui, eux, sont des ouvriers, leurs mécontentements, qui ne tarderont pas à amener une réglementation plus précise, celle des tarifs à l'heure. Ce qui entraînera la disparition du mot *domestique*, qui sera remplacé par le vocable : *employé de ménage*.

— Mais ceci me paraît tout bonnement l'abomination de la désolation, exclama M. Exacte, connue par l'autocratie de son g vernement de l'intérieur.

— Vous vous alarmez à tort, madame Exacte, essayez plutôt d'envisager calmement les conséquences de l'évolution, répliqua la doyenne. Pour cela, veuillez m'accompagner et vous aussi, mesdames, dans un petit voyage anticipé, au pays de nos arrière-neveux.

Possible que tout d'abord vous vous y sentiez quelque peu dépaysées, mais vous vous y ferez et vous ne regretterez pas votre voyage, somme toute.

Donc, nous serons quelque peu surprises en constatant qu'en ces temps futurs, seules les familles riches pourront s'accorder le luxe de domestiques à demeure, et encore leur nombre sera-t-il restreint.

Quant aux bourgeois aisés, ils bénéficieront de tout ce que la science et l'industrie sont en train de créer aujourd'hui, aux fins de faciliter les travaux domestiques.

C'est ainsi que le chauffage central, que dis-je, le chauffage électrique, supprimera les désagréments inhérents à la manipulation du charbon et que l'art de Vatel, lui-même, deviendra de ce fait une occupation attrayante. Puis, voici que la machine à laver la vaisselle fera la besogne de six bras, en épargnant la beauté des mains féminines. Pour les balayages, on aura la machine-ventouse hygiénique, défiant les dangers du microbe. La corvée humiliante du décrochage des chaussures sera monopolisée par des entrepreneurs spéciaux qui, de même que les coiffeurs et barbiers, auront des abonnés. Il y a longtemps qu'au